

Dimanche 20 janvier 2007 – Couvent de l'Annonciation

27^{ème} dimanche du temps ordinaire – année A

Les vigneronniers homicides

Chers Amis,

L'Évangile nous invite à poursuivre notre promenade dans les vignes. C'est une balade commencée il y a trois semaines grâce aux lectures de la liturgie dominicale. C'est la bonne période pour se balader sur les coteaux. Les feuilles des vignes sont rouges, les raisins sont gorgés de soleil : les vendanges battent leur plein.

Je trouve que Jésus a bon goût en multipliant les paraboles viticoles. La religion chrétienne n'est pas la religion des aigris. La religion chrétienne célèbre la bonne chère, elle honore les fruits de la terre, elle goûte le bon vin. Vous avez remarqué le nombre de scènes évangéliques qui se déroulent à table. Et ça mange et ça boit, à cana, chez Zachée, chez Simon, chez la belle-mère de Pierre... Les contemporains ne s'y sont pas trompés : les mesquins ont accusé Jésus d'ivrognerie et de glotonnerie !

La vigne est le signe du Royaume. La vigne est le symbole du chrétien : « Vous, vous êtes les sarments ! » nous dit Jésus. La vigne est présente dès le livre de la Genèse. Vous souvenez-vous ce que fit Noé quand il accosta enfin sur la terre ferme, après 40 jours de déluge ? La première chose que fit Noé, ce ne fut pas de baiser la terre, comme Jean-Paul II à l'arrivée d'un voyage. Ce ne fut pas de dresser un autel ou une stèle comme son père Jacob, en hommage au Dieu de la vie. Ce fut de planter une vigne. Ce qui prouve d'ailleurs que Noé a embarqué non seulement des animaux avec leurs puces, mais aussi des plants avec leurs pucerons. C'est une tradition des grands navigateurs, comme La Pérouse à bord de *l'Astrolabe* et le capitaine William Bligh à bord du *Bounty* comme le chevalier de Bougainville à bord de *la Boudeuse*, comme Kevin Costner dans *Waterworld*.

Non seulement l'urgence pour Noé, c'est de planter la vigne, mais en plus il s'empresse de récolter son vin et de s'enivrer.

Car la vigne est le symbole de l'excès. La vigne est utilisée dans le Cantique des cantiques, chez le prophète Isaïe, dans le psaume 79, dans l'Évangile, chez les mystiques pour dire l'excès de Dieu. Dieu est excessif. Il donne à foison. Il donne même sa vie pour les hommes. Dieu aime trop les hommes. Et celui qui connaît cet amour est enivré. Vous vous souvenez des apôtres au matin de la Pentecôte : remplis de l'Esprit-Saint ils parlent, ils titubent et ils rigolent comme s'ils avaient bu du vin doux... C'est cette joie, cette allégresse qui dit la présence de Dieu, son amour fou pour nous. C'est ce vin qui est son sang, c'est ce vin qui est la vie. Le pape Benoît XVI aime rappeler que la liturgie eucharistique est une fête. Il n'y a pas de fête réussie sans un peu d'exceptionnel, sans un peu d'extraordinaire et sans un peu d'excès.

Le terrible paradoxe de l'Évangile, c'est que la vigne n'est plus aujourd'hui le symbole de la joie, mais le symbole de la tristesse, de la peine, de l'injustice, de l'incompréhensible. Le moins qu'on puisse dire, c'est que les vigneronniers homicides n'ont pas le vin gai.

Le livre d'Isaïe nous donne des clés pour comprendre cette parabole dramatique. La vigne, c'est la maison d'Israël. Le maître, c'est Dieu. Le fils, c'est le Seigneur-Jésus. Mais qui sont les vigneronniers homicides ? Une lecture maladroite induit que se sont les juifs du temps de Jésus. Ce serait eux que Jésus interpelle : « Jérusalem, Jérusalem, toi qui tue les prophètes ! » On pourrait croire que Dieu est las de son peuple, ce peuple qui a assassiné son fils. Du coup il décide de transmettre l'héritage aux païens, de le retirer aux Juifs pour nous l'accorder à

nous, les habitants du 8^{ème} arrondissement, les descendants des païens. Le problème de cette interprétation, c'est qu'elle est en contradiction avec l'enseignement de saint Paul dans l'épître aux Romains. L'apôtre est clair : « Les dons de Dieu et ses promesses sont sans repentance. Dieu n'a pas rejeté le peuple que d'avance il avait élu ». Dieu ne reprend pas ce qu'il a promis. Les Juifs ont part à l'héritage, comme nous. Ils sont appelés « enfants de Dieu » comme nous. Ils sont nos frères aînés dans la foi, ils sont le rameau franc sur lequel nous sommes greffés, nous le rameau sauvageon.

Il s'agit d'une question grave. Elle est grave parce que les juifs ont payé cher cette accusation de déicide. Mais cette question concerne également le cœur de notre foi. Qui sommes nous, par rapport au Fils de Dieu ? Quel rapport établissons-nous avec le Seigneur-Jésus ? Il est le Saint des saints, le roi des rois, mais il est en même temps notre frère... Les vigneronniers homicides, c'est nous, à l'occasion. C'est nous qui tuons par bêtise, par appât du gain, par orgueil. Bien sûr, nous ne sommes pas des assassins d'après la loi des hommes. Mais notre petit tas de péchés, l'offense faite à notre frère, l'offense faite à Dieu laissent des traces et sont mortifères. Nous sommes responsables de la mort du Fils du Maître.

Que ce passe-t-il ? Le Maître de la Parabole envoie son fils seul et innocent. Il n'envoie pas la milice pour le garder. Cette attitude désarmée manifeste jusqu'où va le don de Dieu, ce comportement révèle son amour excessif pour l'homme, et sa confiance excessive en l'homme. Dieu court le risque de voir son fils molesté, peut-être éborgné. Dieu court le risque de récupérer son fils avec une fracture de l'épaule, peut-être avec la cage thoracique défoncée par les coups de pieds, peut-être avec les ecchymoses de la torture, peut-être assassiné... Les vigneronniers ont-ils bu pour se comporter ainsi ? Non. Ils raisonnent froidement : « Voici l'héritier. Tuons-le ! Nous récupérerons l'héritage ! » Et le pire, c'est que leur raisonnement est juste ! Car le péché de l'homme a bien coûté la vie du fils et cette mort a effectivement donné l'héritage à l'homme. Par la mort et la résurrection du Christ, nous avons reçu l'héritage de la vie éternelle, nous sommes entrés dans la communion avec Dieu. Les hommes ont tué Jésus et ils ont reçu l'héritage. Paradoxe inouï et incompréhensible !

Isaïe avait pressenti ce mystère. Dans son livre prophétique, on trouve un écho au texte que nous avons entendu en première lecture. Dans le passage que nous avons entendu, Dieu est désespéré. La vigne qu'il chérissait est devenue un champ d'iniquité. Alors Dieu se met en colère et abandonne la vigne à son triste sort, à la sauvagerie. Les animaux la piétinent, les ronces l'envahissent, le soleil et le vent la dessèchent. Dieu est las de la mesquinerie et de l'ingratitude humaine. Dieu se détourne de sa création. Voilà ce que fait Dieu quand il ressemble à un dieu ordinaire, un dieu qui réagit comme un homme. Mais les textes d'Isaïe fonctionnent en diptyque. Un second texte vient nuancer le premier, un second texte vient changer l'interprétation. Dieu dit, chez Isaïe un peu plus loin : « Ce peuple est loin de moi, son cœur n'a pas compris mon amour. Vais-je me détourner de lui ? Non ! Au contraire ! Bien qu'il me déçoive, je vais continuer à étonner ce peuple par des prodiges et des merveilles ! » A notre désinvolture, Dieu répond par un amour encore plus généreux. Dieu n'est pas un épicié. Dieu n'est pas une institutrice revêche. Il ne compte pas. Il ne punit pas le péché de l'homme. Il supplée à sa défaillance par un surcroît de prodiges et de merveilles.

L'héritier devait mourir. Et les assassins ne vont pas périr misérablement. Ils seront même comblés et pardonnés. A la manière du psalmiste, ils vont reconnaître leur crime quand ils verront que le Maître ne les châtie pas mais redouble au contraire de prévenances. S'ils disent comme le psalmiste : « Dieu de l'univers, reviens ! Que ton visage s'éclaire et nous serons sauvés. », alors Dieu répond. Il leur accorde grâce sur grâce. En effet, « Dieu n'a pas épargné son propre Fils » mais il l'a envoyé auprès de nous pour que nous puissions goûter aux joies de la vigne.

Alors mangeons et buvons à la Pâque du Seigneur. Le fiancé, le fils du Maître de la vigne est là, avec nous. Et de cette communion, recevons grâce sur grâce.